

THOMAS BERNHARD "JE ME RÉFUGIE DANS MON CERVEAU"

Par **LYDIE SALVAYRE***

Nous sommes français : nous sommes audacieux dans les discours et pleutres dans les actes. Et ceux qui, dans ce pays, se piquent de littérature (pour la plupart des gens aisés) adulent les auteurs qui recrutent leur public en déplorant le sort de tous les affligés : les démunis, les migrants, les marginaux, les étrangers, les sans-abri, les confinés, particulièrement les confinés, et tous ceux et celles qui souffrent le calvaire dans un étroit deux-pièces. Lovés dans leur fauteuil face au feu de cheminée, ils s'indignent devant tant d'immérités malheurs, lancent de grandes phrases en sifflant leur Petrus ; et cela extrêmement leur délasse l'esprit. Le soir venu et entouré de leurs convives, ils reviennent sur ces textes qui les ont bouleversés, littéralement bouleversés, et tout en dégustant leur salade au melon, ils conviennent en chœur que la condition faite aux pauvres est une infamie et un scandale, vous reprendrez bien un peu de ma salade ?

Ces lecteurs me répugnent autant que les auteurs dont ils se sont engoués, et j'essaie de les fuir, les uns comme les autres, de toutes les façons. Je me retire dans ma ferme, et c'est souvent pendant des jours. Je verrouille ma porte, je reste enfermé, et je me réfugie dans mon cerveau. Ma seule joie est alors le travail, les phrases, les mots que je construis. En fait c'est comme un jouet, on met les cubes les uns sur les autres, c'est un processus musical. Quand on a atteint une certaine hauteur, on voit la réalité de l'ensemble et on démolit tout comme un enfant. Mais alors qu'on se croit débarrassé, il y a déjà une autre de ces tumeurs que l'on reconnaît comme un nouveau livre, qui vous pousse quelque part sur le corps et ne cesse de grossir. En fait ce nouveau livre n'est qu'une nouvelle tumeur cancéreuse.

P.S. : les dernières phrases sont presque littéralement recopiées.
(* Prix Goncourt 2014. Dernier livre publié : « Marcher jusqu'au soir », Stock.

PROUST "ON ME DIT QUE LE RITZ EST FERMÉ..."

Par **JACQUES DRILLON***

Mon cher Reynaldo

J'ai manqué votre visite la semaine dernière (et j'en pleure encore), par la faute de Céleste dont le souci de ma tranquillité se poursuit au-delà de ce que vous imaginez, et qui s'est bien gardée de me réveiller, de peur d'encourir des reproches qu'à vrai dire elle eût mérités s'il ne s'était agi de vous, mon petit Buntch. En plus d'être triste de ne point vous avoir vu, ni pu vous serrer contre moi, quoique Céleste n'ait fait qu'obéir à mes consignes, j'ai pris froid en voulant me lever sans garder sur mes épaules la pelisse dont je me couvre la tête pour mes fumigations. Mais cela n'est

rien. Vous me trouvez accablé de lettres qui m'assomment, pleines de louchonneries, auxquelles je suis supposé être sensible, alors que je me demande pourquoi « certaines gens, faisant les empressés », se manifestent soudain, après un si long silence, des plus proches comme des plus indifférents, comme si je devais trépasser dans l'heure, ou mourir d'inanition comme le pauvre Charles VII, ou me morfondre dans une tristesse que seul un baiser de ma chère maman pourrait apaiser. « Dieu que de vertus vous me faites haïr ! » Maintenant que je ne me couche plus de bonne heure, je trouve à mon réveil cette pile de petits bleus qui datent du matin, et que je n'ouvre plus, préférant les employer à « bouter le feu », comme dit Robert, à ma poudre Legras. Ils ne craignent point d'être importuns et que la fatigue que j'éprouve à la lecture de ces balbutiants poulets ne provoque un de ces malaises cardiaques que je redoute tant, au point que j'en perds le goût de la biscotte trempée dans le thé, plutôt à Dieu que je retrouve le goût qu'elle avait à Illiers, à moins que ce ne fût à Passy, je ne sais plus où j'en suis, et des soles frites qu'Odilon allait me quérir au Ritz. On me dit qu'il n'y en a plus, que les pêcheurs ne pêchent plus, et que le Ritz est fermé pour cause de confinement. « J'en suis fort aise », et moins on torturera ces pauvres bêtes, qui ne nous avaient rien fait, et dont la platitude avait quelque chose de rassurant, mieux je serai consolé d'habiter un monde où « tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre ». « Confinement », quel vilain mot ! A vous en faire tomber les dents de sagesse, comme dirait la duchesse de Guermantes. Je les imagine confits en effet, forcés de se tenir pour responsables de leur inaction, courant après leur propre queue pour s'occuper, et maudissant cette épidémie qui les condamne à se pencher sur eux-mêmes, comme ils ne l'ont jamais fait et ne le feront jamais plus, sitôt qu'ils auront oublié cet épisode malheureux de leur existence. Je ne veux faire grâce à mon Genstil Binibuls d'aucun de mes déplorations, et devoir employer ce mot de « confinement », qui semble sortir de la bouche d'Odette, ►►

▼ *Marcel Proust en 1900.*



➔ n'est pas le moindre, alors que « confiné », je le suis depuis que j'ai perdu le goût du monde et de sa transcendante vanité. [En marge] Je vous demande pardon, Binchniguls, de cette tache de café que je viens de faire sur ma lettre, déjà bien impropre à vous assurer de mes tendres sentiments.

Votre Bunch

(*) Dernier livre paru : « Cadence », Gallimard.

LA COMTESSE DE SÉGUR

“MES MAINS SONT GANTÉES DE PÉCARI”

Par ALIX GIROD DE L'AIN*



À l'annonce du confinement, les parents de Léon et Jean de Rugès et ceux du petit Jacques de Traypi se hâtèrent de rejoindre le château de Fleurville, où leurs cousins

Camille et Madeleine les attendaient en battant des mains, en compagnie de leur sœur de cœur, la jeune orpheline Sophie Fichini. Les retrouvailles des enfants se firent dans une joie indescriptible. Mme de Fleurville dut user de sa tendre fermeté afin qu'ils respectent les règles de la distanciation sociale, en interposant une bonne, bras écartés, entre chacun d'eux. Pour

ne pas contrevenir à la loi, il fut décidé que les cousins ne pourraient disposer du parc qu'avant 10 heures et après 7 heures du soir et que le reste du temps ils resteraient à l'étude.

« Mais nous sommes toujours à l'étude de 10 heures à 7 heures le soir ! Qu'est-ce que ça change ? » s'étonna Sophie, polissonne mais grand cœur.

« Taratata ! sourit Mme de Fleurville. Allez plutôt vous laver les

▼ La comtesse de Ségur, peinture d'Elisabeth Vigée-Lebrun (1785).



mains, mademoiselle... Et pas avec la crème fraîche de la vacherie, pour une fois ! »

Les enfants rirent de bon cœur, mais sans méchanceté, de la plaisanterie. Camille et Madeleine enseignèrent au petit Jacques de Traypi, 7 ans, bel enfant dénué de sournoiserie, à ne plus toucher dans ses menottes mais dans la manche de sa blouse d'écolier. Masquée de dentelle, Mme de Rugès, la bonté même, se mit en quête du précepteur.

« Sac à papier, mais où est passé M. Hachette ? Je ne vais tout de même pas faire la classe moi-même ! Cherchez-le, chers enfants ! »

Ravis de l'aubaine, les cousins s'égaillèrent dans les 163 pièces du château, enchaînant pitreries gentilles et chamailleries charmantes. Ils finirent par retrouver leur bon professeur, 83 ans, qui par peur de les contaminer avec sa toux sèche et persistante avait pris sur lui de se confiner tout seul dans les communs. Mme de Fleurville ne lui tint pas rigueur de cette initiative et lui tendit les 17 dérogations à remplir avant la sortie au potager.

« Constatez, chers enfants, que je ne touche pas ce brave homme moi-même ! Mes mains sont gantées de pécaris ! »

Mais déjà, c'était l'heure de goûter. Ils dégustèrent force pain bis et lait caillé offerts par les fermiers, des âmes simples qui ignoraient les gestes barrières mais pas le sens du partage, ce dont le Bon Dieu aurait bientôt l'occasion de les remercier en personne.

(*) Dernier livre paru : « Un bon coup de jeune », Anne Carrière.

GEORGES PEREC

“UNE CONFINÉE DE COMPÉTITION”

Par VÉRONIQUE OVALDÉ*



Mademoiselle Violette Bideau était une confinée de compétition. Elle habitait depuis cinquante ans un petit deux-pièces avec un vis-à-vis handicapant au deuxième étage du 22 allée des Papillons à



Noisy-le-Sec. Elle avait été employée toute sa vie dans l'une de ces bibliothèques des années 1970, moquetée caca d'oie et équipée de poufs jaunes remplis de minuscules billes de plastique. Toute une vie à la

« section vieillesse ». C'était une

blague de ses collègues. A la bibliothèque Georges Perec, on ne disait plus « section

adultes » depuis que Jean-Louis (de la « section jeunesse ») avait, une fois, lancé cette saillie à la pause de midi. Tout le monde s'était gendolé. On avait validé.

Violette Bideau possédait des centaines de volumes de botanique sauvés du pilon. Son petit chez-elle était plaisant mais pas follement lumineux. Ce qui n'inclinait pas aux plantations. Aussi Violette Bideau ciblait-elle plutôt les espèces de sous-bois, les anémones bulbeuses, les cyclamens de Naples ou même les pétulantes hostas Extasy.

Elle s'alimentait de chips paysannes, d'endives ou de laitue selon la saison, de thé de Ceylan, d'œufs mimosa et de solitude.

Tous les lundis matin elle saluait l'hôtesse de caisse du